

« demoiselle Fanny, elle n'avait que vingt ans! »
Fanny!... A ce nom Édouard a poussé un cri ter-
rible. Fanny!... Il chancelle, il pâlit, et tombe
dans mes bras en me disant : « C'est elle!... »

Oh! c'est là un souvenir qui ne sortira jamais
de ma mémoire. Je soulevai mon ami, je l'em-
portai mourant; et, quand je franchis le seuil du
monastère avec Édouard évanoui, un dernier
chant se fit entendre... C'était le dernier adieu
des vierges à son amante!

FRÉDÉRIC GAILLARDET.



UN MAGASIN DE MODES.



HISTOIRE D'UNE CAPOTE.

Cosa bella mortal passa e non dura.

PÉTRARQUE.

I.

Oh! c'était bien le plus joli chapeau du monde,
le plus élégant, le plus gracieux, le plus coquet.
— C'était une capote de gaze lilas avec des tres-

ses de paille autour de la passe, et puis un bouquet de coquelicots, d'épis et de bluets, parmi des coques de ruban, un peu penché à droite de la forme, sur la passe. —

C'était bien aussi l'amour le plus fragile, le moins profond qui se pût trouver! — C'était un sentiment léger de femme légère, un sentiment de fantaisie, avec des faveurs capricieuses, et des tendresses artificielles. —

Or, voici ce qu'il advint de cette capote de gaze, et de ce sentiment de fantaisie.

II.

Le 7 du mois de juin 18. ., j'avais dîné chez madame de Saint-Clair, qui daignait m'honorer depuis trois jours de ses bontés et de son tête-à-tête. Cette révélation me coûte. Elle était cependant indispensable pour l'intelligence de mon récit. — On verra d'ailleurs, par la suite, s'il y a de la fatuité dans mes indiscretions.

Quoi qu'il en soit, cette dame (je dois le déclarer aussi) occupe l'entre-sol de l'une des maisons de la rue Vivienne. A l'entre-sol de la maison située positivement en face, se trouve l'atelier d'une marchande de modes. C'est là qu'aux heures du travail sont rassemblées les demoiselles autour d'une longue table; c'est là que

s'élaborent et se fabriquent les chapeaux. Dès qu'ils sont finis, on les descend dans le magasin au-dessous, formant boutique sur la rue; puis on les expose alors derrière les glaces des montres, placés au sommet de longues perches d'acajou, qui ne ressemblent vraiment pas mal, ainsi coiffées, à certaines Anglaises de nos comtés, qui nous arrivent à Paris vers le mois d'octobre.

Ce soir-là je devais sortir avec madame de Saint-Clair. Après le dîner, elle passa dans sa chambre à coucher pour s'habiller, et me laissa seul au salon.

Il faut rendre pleine et entière justice à madame de Saint-Clair: entre autres qualités solides qu'elle possède, elle a surtout l'éminent mérite d'être fort expéditive à sa toilette. Cependant toute toilette demande son temps. Celle-là, qui commençait à sept heures, ne pouvait, en conscience, se terminer avant huit. Il ne s'agissait donc pour moi que de tuer ingénieusement soixante minutes l'une après l'autre. — Vous allez voir que ce me fut une besogne facile.

III.

Je m'étais établi dans un bon fauteuil près de la croisée du salon qui faisait justement face à celle de l'atelier du magasin de modes. Or, je

pouvais ainsi voir aisément, sans être vu, tout ce qui se passait dans cet atelier. Il m'avait suffi pour cela d'écartier légèrement, et seulement du coin, l'un des petits rideaux de mousseline de ma fenêtre, celle des modistes étant ouverte toute grande.

Voici donc quel aspect général offrait la chambre de travail de ces dames au moment où, de mon commode observatoire, je braquai sur elles ma lorgnette.

Il y avait bien là huit jeunes et belles filles, les unes nonchalamment assises et comme endormies, les autres debout, le teint animé, l'œil vif, riant à gorge déployée, chantant et causant follement.

Quant aux étoffes dont la table était couverte, on ne s'en occupait nullement, on n'y semblait pas songer. Ces demoiselles venaient de dîner sans doute; pour ces grandes enfants, c'était l'heure de la récréation et du repos, comme pour les petites pensionnaires, au couvent, après le goûter.

Cependant, parmi ces charmantes filles, toutes si folâtres ou si insouciantes, il y en avait une pensifve et recueillie. A la place qu'elle occupait, au haut bout de la table, à côté de la croisée, et mieux encore à son air de distinction et de supériorité, on la reconnaissait facilement pour la première demoiselle.

IV.

Ici doivent nécessairement trouver place quelques considérations qu'il faut se garder de prendre pour un hors-d'œuvre, et qui ressortent au contraire essentiellement de notre sujet.

Ceci d'abord est un axiome :

Il y a partout des marchandes de modes. — Il n'y a de modistes qu'à Paris.

Une modiste véritable, voyez-vous, ce n'est pas une ouvrière qui établit des corsets, ou fabrique des broderies à la journée : c'est une artiste qui ne travaille qu'à son temps. — Une modiste, c'est un poète.

Un chapeau, ce n'est pas comme un fichu, comme une robe, une œuvre de calcul et de patience : c'est une œuvre d'art et d'imagination; c'est de la poésie.

Il est cependant important de distinguer.

Il y a chapeaux et chapeaux.

Il y a d'abord le chapeau de commande : celui qui se fait pour les pratiques. Ce chapeau-là sans doute exige du talent et de l'habileté. Pour le bien exécuter, une modiste n'a pourtant besoin que d'observation et d'esprit. Il ne s'agit, en effet, que de l'assortir convenablement au caractère et aux habitudes physionomiques de la femme qui le doit porter.

Ce n'est pas là le vrai chapeau poétique.

Mais il y a le chapeau improvisé, celui que dicte la fantaisie, celui qui ne doit et ne peut coiffer qu'une tête que l'artiste n'a vue jamais, mais qu'il a rêvée.

Oh! ce chapeau-là, c'est bien le chapeau d'inspiration, le chapeau lyrique.

V.

C'était l'un de ces chapeaux que méditait la première demoiselle de notre magasin de modes.

L'un de ses bras appuyé sur la table soutenait sa tête penchée; son autre bras retombait le long du dossier de sa chaise. Elle avait, à peu de chose près, l'attitude de Corinne au cap Micène.

C'est qu'il s'agissait bien, en effet, aussi pour elle d'une improvisation. Mais ce ne devait point être assurément une improvisation mélancolique.

Au contraire.

A bien observer la physionomie expressive de la belle modiste, on y lisait tous les symptômes précurseurs d'une création poétique. — Et cette création prochaine devait être élégante et gracieuse; car, certes, à cet instant, les idées de la jeune femme étaient elles-mêmes bien riantes! L'épanouissement de tous ses traits accusait chez elle une joie si intime! Oh oui! quelque doux

projet lui promettait assurément beaucoup de bonheur pour la fin de cette soirée. L'idée qui s'agitait en elle sous l'influence de ces inspirations précieuses, allait donc se produire étincelante et dorée de tous leurs rayons!

Cette méditation dura bien quelques minutes.

Enfin, la modiste se tourna tout d'un coup vers la table, et, saisissant avec vivacité un grand morceau de gaze lilas qui s'y trouvait devant elle, elle en mesura plusieurs fois l'aunage sur son bras, de l'index et du pouce à l'épaule; elle l'examina dans ses divers sens, le tourna, le ploya, le fronça plusieurs fois et de plusieurs façons; puis, ses dimensions bien calculées, l'étendant sur ses genoux, elle prit soudain ses ciseaux, et tailla hardiment en pleine gaze.

C'en était fait. Elle avait dit: Ce sera une capote; — ce fut une capote.

VI.

Pour que l'œuvre s'accomplît avant la nuit, il fallait cependant se hâter. Il n'y avait plus à compter que sur une heure de jour.

En un instant, rappelées à l'ordre par la voix de la première demoiselle, toutes les jeunes filles se remirent docilement au travail, chacune s'occupant avec ardeur de la tâche qui lui fut assignée.

L'une fut chargée de la passe; l'autre, de la forme; celle-ci, des coques, celle-là, des rouleaux; une cinquième, de la coiffe; une sixième, des lisérés.

Il faisait beau voir ces agiles travailleuses dépêcher à l'envi leur besogne, et s'escrimer de leurs longues aiguilles et de leurs longs ciseaux. — Car, il n'est pas non plus inutile de le remarquer en passant, se distinguant encore en cela du commun des ouvrières, comme la cavalerie de l'infanterie par les grands sabres et les lances, les modistes n'emploient que des ciseaux et des aiguilles d'une prodigieuse longueur.

Au bout d'un quart d'heure, les gros ouvrages de la capote étaient terminés.

C'est que dans la construction d'un chapeau de femme, — si frêle, messieurs, que vous semble ce léger édifice, — il entre plus d'éléments solides que vous ne vous l'imaginez. — Le gros linon, le tulle à triple apprêt, le carton, la cannetille et le laiton qui en constituent la carcasse et l'échafaudage, ne sont-ils pas vraiment de la charpente et de la serrurerie?

Quoi qu'il en soit, ces apprêts divers furent successivement déposés devant la première demoiselle. C'était à elle l'architecte, à elle l'artiste véritable, à elle seule qu'il appartenait de les réunir et d'en former un tout. Elle seule qui avait

conçu cette capote, pouvait lui donner le souffle — la vie — et réaliser en elle sa pensée.

Sur une tête de carton qu'elle tenait entre ses genoux, l'habile modiste eut bientôt, au moyen d'épingles, ajusté l'une avec l'autre la passe et la forme du chapeau. La grande aiguille acheva d'unir indissolublement par quelques points ces deux parties principales de la coiffure. Puis, en peu d'instant, sous les doigts légers de l'artiste, la gaze étreignit et enveloppa le squelette vivifié de la capote, et se drapa sur elle en plis gracieux. Des torsades de paille à jour furent ajoutées autour de la passe et de la forme; un joli bavolet fut posé derrière, au-dessus de la coulisse.

Tout cela venait de s'exécuter rapidement et avec une incroyable verve.

Les demoiselles qui avaient chacune achevé leur besogne de détail, suivaient, d'un œil curieux et attentif, cet intéressant travail de la mise en œuvre de leurs apprêts.

La modiste, entièrement absorbée dans sa création, souriait doucement à ses progrès.

Elle éleva bientôt la capote en l'air sur l'une de ses mains, la fit tourner légèrement, l'examina sous tous les aspects, penchant la tête à droite et à gauche, et de temps en temps pressant de son autre main le bord de la passe à

divers endroits, rectifiant quelques uns des plis de la gaze, donnant ainsi son harmonie et sa perfection à l'ensemble de l'œuvre.

VII.

Ce n'était cependant pas tout encore. Le plus difficile et le plus important restait à faire. Il s'agissait maintenant de placer le bouquet. Nul n'ignore que c'est là l'instant décisif, et que de la pose du nœud, des fleurs, ou des plumes, dépend tout le sort d'un chapeau, si bien qu'il ait réussi d'ailleurs jusque-là.

Le plus profond silence régnait dans l'atelier. Il y avait une vive anxiété dans tous ces regards de jeunes filles, fixés sur la capote qui s'accomplissait.

Mais l'inspiration n'avait pas abandonné notre artiste. Sous sa main, les épis, les bluets et les coquelicots se mêlaient aux coques de gaze, et se groupaient d'une façon ravissante, divinement penchés à droite de la forme de la capote sur sa passe.

La dernière coque posée, la modiste remplaça délicatement la fragile coiffure au bord de la table; puis, croisant les bras, elle se pencha en arrière sur le dossier de sa chaise.

Une inexprimable satisfaction se lisait dans les traits de la jeune femme: elle se disait assuré-

ment:— Je suis contente; voici ma pensée exprimée.

Cette contemplation ne fut cependant pas longue. S'étant levée et approchée de sa glace, elle appela l'une des demoiselles.

Alors s'avança soudain le plus espiègle et le plus fripon minois de petite fille qui se soit vu jamais à la Grande-Chaumière ou à Tivoli. La capote fut posée sur la jolie tête et définitivement essayée. C'était la dernière épreuve. Elle ne pouvait certes mieux réussir. Ce ne fut qu'un cri d'enthousiasme dans tout l'atelier. La capote eut un succès universel. Elle allait en effet à ravir à la charmante enfant. Aussi la folle se plaisait si fort avec cette coiffure, qu'elle ne la voulait plus quitter, et la tenant du bout des doigts contre ses joues, elle sautait de joie devant la glace, en se mirant.

Il lui fallait bien pourtant l'ôter, cette chère capote! Dès qu'on y eut attaché les brides, on la descendit au magasin, où elle fut immédiatement posée dans la montre, au premier rang, sur un des pieds d'acajou.

Notre belle modiste s'était occupée de réparer un peu le désordre que son travail avait mis dans sa toilette. Elle avait refrisé ses cheveux avec

soin ; elle prit ensuite son schale et son chapeau, puis elle sortit.

Je la suivis des yeux jusqu'à la rue Colbert. Là se tenait en faction un grand jeune homme de fort bonne mine, portant éperons et moustaches. Elle lui prit familièrement le bras, et ils s'éloignèrent ensemble.

Ne vous l'avais-je pas bien dit qu'elle comptait sur du bonheur pour la fin de sa soirée ?

Son œuvre achevée, laissons-la satisfaite d'elle-même aller où bon lui semble avec cet ami si fidèle aux rendez-vous. Assurément, elle a bien gagné sa promenade et son bonheur.

Mais, que va devenir maintenant notre capote ?

VIII.

Madame de Saint-Clair était quelque peu en retard. Huit heures venaient de sonner, et elle n'avait pas achevé de s'habiller.

Il faisait jour encore. Les modistes avaient fermé la croisée de l'atelier. J'ouvris la mienne, et je regardai dans la rue.

Ce fut alors que je vis venir, du côté du Palais-Royal, un couple que je distinguai d'abord de la foule des passants, et qui attira bien vite toute mon attention.

C'étaient évidemment deux époux, et deux

époux mariés depuis environ douze lunes, y compris celle qui sans doute avait été de miel pour eux. Le mari, personnage en apparence assez disgracieux et maussade, devait être un homme de bureau. Ayant probablement passé tout le jour courbé sur des paperasses et des registres, il avait hâte d'arriver au boulevard, afin d'y prendre l'air et de respirer un peu. Il poussait donc en avant et de son mieux : ce ne lui était pourtant pas chose facile. Sa femme, charmante créature, bien faite, bien mise, mais la plus étourdie assurément et la plus curieuse du monde, lui rendait cette besogne vraiment pénible et mal aisée ; car cette tête à l'évent tournait incessamment à droite, à gauche, sur son joli cou, comme une girouette. Et puis, apercevait-elle une boutique de lingerie ou de nouveautés, il fallait absolument qu'elle s'en approchât et y fit une pause. C'était cependant devant les magasins de modes qu'elle s'arrêtait de préférence. Ils sont, nul ne l'ignore, infiniment nombreux dans la rue Vivienne, et chacun d'eux était la station d'un calvaire où le pauvre mari portait douloureusement sa croix.

Ils s'avançaient ainsi lentement : lui, tirant de toutes ses forces comme un brave et généreux limonier ; elle, ne se laissant traîner qu'à son corps défendant, et disputant le terrain vaillam-